

Autorité et transmission de Alexis Vilain, revue Efadine, numéro 1, septembre 2009

Pourquoi cet article ?

J'ai trouvé cet article dans la revue *Efadine* au premier regroupement à Brioude. Il est écrit par Alexis Vilain qui était intervenu sur la question de la problématisation, de l'écrit et de l'angoisse du vide par une approche psychanalytique.

J'ai tourné autour de cet article avant de réussir à le lire en entier. Il avait quelque chose de répulsif, mais en même temps d'attirant. Il traite de la question de l'autorité et de la transmission. En cet instant je nomme mon thème de recherche « autorité, domination, pouvoir dans la relation éducative », ce qui est vaste. Baptiste Besse-Patin, doctorant en sciences de l'éducation que j'ai rencontré à Villefranche, et qui travaille sur les colonies de vacances, m'a conseillé de chercher quelques choses de plus précis, de prendre un petit objet à étudier. Il me semble que pour l'instant je ne compte pas quitter mes obsessions, les sacrifices pour entrer en recherche attendront un peu. Observer, étudier les différentes approches autour de la notion d'autorité me permettra, je l'espère, de préciser ce thème.

La technicité du vocabulaire, des concepts de la psychanalyse m'effraie. J'hésitais alors à écrire un texte témoin « Pourquoi je ne comprends rien à la psychanalyse ? ». Mais cela me demandait de m'y intéresser. Ce « pourquoi » comprenait en particulier un sérieux doute sur une approche posant au premier abord les stéréotypes de genre comme inéluctables, niant les dominations, voire passablement homophobe¹.

De plus, venant d'une culture anarchiste et anti-autoritaire, la notion d'autorité m'évoque en premier lieu du négatif, du « mal », ceci sans n'avoir jamais théoriquement bien analysé le problème. L'autorité serait ce qui nous empêche d'être réellement libre individuellement et collectivement, ces formes principales sont l'État, la propriété privée et la religion selon Sébastien Faure, pour d'autres comme Georges Darien individualiste du début de siècle, le problème n'est pas l'autorité en soi puisque chaque acte révolté ou révolutionnaire est un acte d'autorité.²

Ce que j'en comprends

Cet article est écrit, à partir du livre *La perversion ordinaire ; vivre ensemble sans autrui* du psychanalyste J-P Lebrun, Denoël, 2007. La question centrale de ce livre est « Comment pouvons-nous interpréter les changements qui se produisent dans nos sociétés dites avancées ? Et quelles sont leurs conséquences sur la subjectivité ? », l'article traite de la question de l'autorité et de sa transmission.

1 À ce propos, je suis en train de lire *Une morale du minoritaire* de Didier Eribon dont une partie est consacrée à la critique de la psychanalyse. Deux chapitres se nomment « Homophobie de Jacques Lacan » : du travail en cours pour la suite.

2 « Non, ce n'est pas l'Autorité qui est opposée à la Liberté, c'est la Socialité. Et ce sont les deux tendances humaines, l'une sociale, l'autre insociale (manifestées, l'une et l'autre, par l'autorité) dont le conflit doit réduire au minimum les antagonismes d'intérêts (le plus souvent aveugles) qui divisent l'humanité. Ce conflit, donc, doit être permanent, et dans l'individu et dans l'espèce. L'autorité, par conséquent, ne doit être ni niée ni méprisée. Elle doit être exercée. Elle doit être exercée par les déshérités, sans trêve, révolutionnairement.

[...] Et il cite Pierre, Jacques - et Proudhon.

Pas de chance. Proudhon, d'abord, quoique grand homme, n'est point un dieu. Ensuite, n'a-t-il point écrit : « Tout le mal du genre humain vient de la soumission à l'autorité » ? Ce qui veut dire, à moins que je ne comprenne plus le français : si vous voulez être heureux, ne vous soumettez pas à l'autorité ; c'est-à-dire, révoltez-vous ; c'est-à-dire à l'autorité qui vous opprime, opposez votre autorité de révoltés. Mais Proudhon le crie d'un bout à l'autre de ses œuvres, qu'il faut faire usage de l'autorité ! » *L'Ennemi du Peuple*, n°28, 1904, Georges Darien

Le discours scientifique « rien n'est impossible », le « démocratisme » par le « chacun fait ce qui lui plaît » et le libéralisme « laisser faire et le marché régulera » porterait atteinte à la place de l'autorité. Ces discours amèneraient à la dissoudre sans rien ne mettre à la place et cela créerait du vide, de l'angoisse : le sujet moderne s'en retrouverait perverti car il ne lui a plus été transmis « la soustraction de jouissance » qui lui permet de devenir pleinement sujet en acceptant le vide lié au langage. Dans la théorie freudienne et lacanienne, pour accéder au langage il faut consentir au vide et à la négativité car d'abord les signifiants que sont les mots sont d'abord ceux de l'autre mais aussi car « les mots ne sont pas les choses que l'on pense qu'ils évoquent ». Le « parlêtre » pour se constituer comme sujet a donc besoin d'accepter ce vide, cette angoisse, et de « se désengluer » de l'Autre (dont la mère est la métaphore) en « abandonnant l'espoir que l'Autre le définisse ». C'est donc à « chaque fois que nous posons un acte que nous nous constituons comme sujet ».

Le langage implique la coexistence de deux postures : la demande d'attention (ou prise de parole) et l'attention (l'écoute). Ces deux postures ont trouvé leur symbolique dans la différence physiologique entre l'homme et la femme, entre le pénis « manifestement présent » et le « manque » de pénis de la femme. Le langage confère donc une identité sexuelle symbolique avec le commandement du côté masculin et l'obéissance du côté féminin. Le problème du monde contemporain serait la négation de ces deux postures et donc en particulier de celle qui « vient border le vide institué par le langage, organise la collectivité » : la place d'exception, celle du commandement.

La collectivité met en scène le vide constitutif de l'humain, elle l'organise et le transmet. Or dans le monde contemporain, les discours communs nient la nécessité de la transmission du renoncement, donc de la nécessité de l'organisation et de la transmission de la place d'exception. L'être est complet, la contrainte, le renoncement à la jouissance reste mais doit être intériorisé par chacun. Elle ne se transmettrait plus, elle serait auto-émergente. La société sans contrainte est donc un mythe qui crée de la confusion. Les sujets sont déclarés comme autonomes, égaux, tout serait possible : l'économie psychique ne serait plus celle de la névrose, mais celle de la perversion de ce sujet qui n'arrive pas à accepter la renonciation au plein qu'implique le langage, qui vit donc dans l'immédiateté et l'addiction.

Ces discours amèneraient le sujet à errer comme un enfant perdu dans le Neverland de *Peter Pan*. Le défi de la modernité, selon J.P. Lebrun « n'est pas de se défaire des figures de l'autorité, mais de parvenir, par delà leur dessaisissement, à montrer ce que la place qu'elles occupent peut seule rendre possible. »

C'est du côté de la transmission, qu'un travail est à faire en la liant à la notion de sacrifice pour se distinguer de la notion de séduction.

Pour cela, il faut faire acte de présence. Un acte qui permettrait la constitution du sujet qui a intériorisé la critique de la servitude volontaire sans en nier la nécessité.

Ce que cela met au travail

Pour ma part la question de l'autorité est assez centrale dans mes pratiques. Où est-elle ? Qui la représente ? Comment déconstruire une autorité incarnée par des fonctions ? Comment faire pour que les prises de paroles de tou.te.s soient suffisamment écoutées ? Comment ne pas transmettre la soumission à toute autorité, alors que beaucoup sont oppressives ? En cela, l'approche des pédagogies de la décision permet par l'institutionnalisation de transférer une partie de l'autorité à une forme collective, la place d'exception est donc vivante, l'autorité peut-être critiquée, désinstitutionnalisée, destituée. Il me semble aussi que ces institutions que l'équipe d'animation propose ou qui sont créées au cours des séjours peuvent permettre « le commandement, » la « soumission », « la prise de parole » mais aussi « l'attention à la parole ». Comment est-il possible que ces deux postures exigées par le langage lui-même, se retrouve réunie dans un conseil par

exemple ? Le conseil serait-il l'acte de présence qui permette d'en finir avec le fait que les exigences du langage nous imposent les dominations, le commandement des hommes et l'écoute des femmes, l'État, le capital ? Les propositions de Lebrun, ses analyses semblent très moralisatrices³, à croire que la psychanalyse voudrait prendre la place morale de la religion -que la science a mis à mal- qui à l'air de manquer puis qu'aujourd'hui le discours commun serait un appel à la jouissance sans limite de chacun sans l'autre. Il y a quelque chose de dérangeant, je trouve d'un peu confus. On ne sait pas trop d'où J.P. Lebrun sort ces poncifs sur le discours commun. Il y a une finesse d'analyse que je ne perçois pas. Par exemple, je vois assez bien les pièges tendus par les mythes du libéralisme du « self made man » : nous serions tou.te.s égaux, égales face au marché. Il doit donc être la seule autorité, on peut tou.te.s réussir, il suffit de travailler. Or, on voit bien que l'économie capitaliste a besoin de hiérarchie, que celui ou celle qui nettoie les bureaux ou qui travaille dans une mine sera toujours matériellement et symboliquement assez bas dans l'échelle. J'ai l'impression que ces mythes de l'égalité, de chacun fait ce qu'il veut, de tout est possible, sont là pour maintenir le statu quo puisqu'en réalité les inégalités économiques par exemple, sont criantes. L'autorité est bien là et les stratégies de domination, de maintien de sa légitimité tournent à plein régime. Pourtant, l'autre tranchant de ces mythes sont qu'ils créent de la frustration. Je n'ai pas l'impression que le sujet n'arrive plus à assumer cette « soustraction de jouissance » qu'exige le langage. J'ai plutôt l'impression que le sacrifice est un acte très répandu en particulier chez les dominé.e.s : les femmes, les personnes racisées, les prolétaires. Et effectivement, le besoin d'acte de présence se fait sentir, l'autorité des individus et des foules s'expriment contre des formes d'autorité illégitimes ou oppressives.

Je trouve que la critique du « démocratisme » ou de « l'égalité » comme ayant laissé un vide au niveau de la place du père problématique, puisque c'est nier les mouvements, les actions collectives, les luttes qui ont repris en main cette place d'exception. La destitution, la désinstitutionnalisation, les luttes minoritaires ne sont pas la disparition de l'autre, sa négation, mais plutôt son apparition. Elles n'arrivent souvent pas à « dissoudre les hiérarchies », mais à les rendre visibles. L'article reconnaît d'ailleurs la légitimité de ses critiques mais « que cela ne nécessite en rien d'évoquer une dissolution de la hiérarchie en générale ».

« Du côté des démissionnaires, pour se conforter dans le sentiment qu'on fait bien de se dérober à ce devoir de transmission, il ne reste qu'à forger le mythe d'une place centrale réservée à l'enfant, place que ce dernier devrait savoir occuper par nature » Cette citation me pose problème car je cherche justement à rendre à l'enfant la centralité qu'il doit avoir, non pas par nature, mais par un positionnement critique de l'éducateur. Effectivement, le piège de considérer l'enfant comme autonome de nature est une erreur, mais qu'en est-il des adultes ? La frontière n'est pas si clair, même si je ne voudrais pas nier des spécificités de l'enfance, mais « l'incomplétude » de l'enfant, du mineur a bien souvent servi à justifier sa domination, son oppression.

Je rejoins la critique des mythes dénoncées par J.P. Lebrun, dans le sens où pour moi ils ne permettent pas réellement une émancipation collective car ils cachent la reproduction de domination. Par contre, il me semble que l'économie psychique de la perversion induite par ces discours est régulièrement brisée, par des surgissements collectifs, qui font naître des autorités subversives, où la place du père est assumée dans le commun créé dans le mouvement. Et effectivement, il faut aussi accepter que les formes de hiérarchies entre sujets et/ou groupes de sujets sont nommées, critiquées et tentées d'être dissoutes et que d'autres formes de vies pourraient bien y apparaître au-delà du vide et du plein. Cet article m'évoque aussi la question de la posture de l'éducateur et de comment il faut assumer sa présence, une certaine présence que l'on doit sans cesse questionner et mettre au travail.

3 Alexis Vilain ne le nie pas « la psychanalyse, sous des abords moralisateurs, prolonge la subversion en invitant à interroger les motifs d'une démission »

Je pense qu'il faut que je continue cette réflexion du côté de Castoriadis et de la question de l'autonomie et de l'hétéronomie des institutions, du côté de l'*Anti-Oedipe* de Deleuze et Guattari, et de la psychothérapie et pédagogie institutionnelle. La lecture de quelques articles devraient me permettre d'y voir plus clair sans devoir affronter directement ces œuvres.

Travail préparatoire : tentative de résumé au fil de la lecture

Cet article est écrit à propos de *La perversion ordinaire ; vivre ensemble sans autrui* du psychanalyste J-P Lebrun, Denoël, 2007

La question centrale est « Comment pouvons-nous interpréter les changements qui se produisent dans nos sociétés dites avancées ? Et quelles sont leurs conséquences sur la subjectivité ? »

L'avenir d'une illusion, Freud, 1927 La science permettrait à l'humain , en lui permettant de se constituer comme sujet ,de sortir de l'enfance dans laquelle la religion le maintenait.

J.P. Lebrun analyse « les dérives manifestes du discours de la science » dans un premier ouvrage *Un monde sans limite*. Le discours scientifique met le sujet de l'énonciation entre parenthèse et permet « d'échapper aux contraintes de la responsabilité ». la science permettrait une subjectivité du « rien n'est impossible » qui rend illégitime le « non » de l'éducateur et de manière plus générale l'autorité. Cet article analyse la thèse de l'ouvrage : la science, « le démocratisme » et la théorie libérale mettent à l'écart la place d'exception, celle symbolique du père, celle de la loi.

Le parlêtre et le vide

L'être de langage a consenti au vide et à la négativité car d'abord les signifiants que sont les mots sont d'abords ceux de l'autre mais aussi car « les mots ne sont pas les choses que l'on pense qu'ils évoquent ». Le parlêtre pour se constituer comme sujet à donc besoin d'accepter se vide, cette angoisse, et de « se désengluier » de l'Autre (dont la mère est la métaphore) en « abandonnant l'espoir que l'Autre le définisse ». C'est donc à « chaque fois que nous posons un acte que nous nous constituons comme sujet ».

La place d'exception

Le langage implique la coexistence de deux postures : la demande d'attention (ou prise de parole) et l'attention (l'écoute). Ces deux postures ont trouvé leur symbolique dans la différence physiologique entre l'homme et la femme, entre le pénis « manifestement présent » et le « manque » de pénis de la femme. Le langage confère donc une identité sexuelle symbolique avec le commandement du côté masculin et l'obéissance du côté féminin. Le problème du monde contemporain serait la négation de ces deux postures et donc en particulier de celle qui « vient border le vide institué par le langage, organise la collectivité » : la place d'exception, celle du commandement.

Mise en scène du vide

La collectivité met en scène le vide constitutif de l'humain, elle l'organise et le transmet. l'imaginaire social à comme fonction de « faire accepter la renonciation au plein qu'implique le langage ». Or, aujourd'hui cet imaginaire serait nourri par le discours de la science qui rend tout possible jusqu'à presque faire de la mort une maladie qu'il faudrait soigner ; par le discours de la démocratie qui affranchirait chacun de l'autre, de toute hétéronomie, qui rendrait les individus

égaux et autonomes d'emblée ; et enfin le discours libéral qui « remplace toute forme d'autorité par la seule loi du marché », qui affirme qu'il n'y pas de nécessité d'organiser la place d'exception, qui suffit de « laisser faire ».

Ces discours nient la nécessité de la transmission du renoncement, donc de la nécessité de l'organisation et de la transmission de la place d'exception.

Comment la collectivité met-elle en scène la place du vide ?

L'imaginaire social ne critiquerait pas comment et par qui est occupé la place d'exception, mais tend à la faire apparaître comme « intitule, superflue ». Il ne reste donc que du vide, de l'angoisse.

La disparition des contraintes, la négation de la transcendance : complétude et inconsistance.

La transcendance est rejetée mais pas le transcendantale. La contrainte, le renoncement à la jouissance reste mais doit être intériorisé par chacun puisqu'elle n'est plus extérieur au sujet (la hiérarchie est délégitimée). Elle est alors invisibilisée, occultée, particulière : elle ne se transmet plus, elle est auto-émergente. La société sans contrainte est donc un mythe qui crée de la confusion.

« L'éducation ne peut faire fi de l'autorité », Arendt

L'imaginaire de l'auto-émergence, de la complétude amène à considérer les enfants comme déjà autonome. Or, l'autonomie du sujet n'existe pas en soi dans l'individu, elle « n'existe qu'en puissance dans l'attente l'autre ». La personnalité du sujet suppose l'apparition du désir, et donc de l'absence, du renoncement.

On donne une place centrale à l'enfant mais on le prive alors de « son trajet [...] parce qu'il n'a plus à assumer son aliénation aux autres dont il dépend avant d'avoir à s'en séparer ». Chacun doit s'assumer comme autonome, comme « roi », mais alors qui soutient le vide du royaume ?

Un bouleversement dans l'économie psychique du sujet : la « mèreversion »

Le sujet d'aujourd'hui n'est donc plus celui de l'époque de Freud. Le vide n'est plus reconnu, le désir ne surgit plus comme tel. Une exigence de jouissance le remplace.

Le sujet est inconsistant, il n'a plus de subjectivité, il est dans un rapport au réel d'immédiateté, d'addiction : symptôme de la perversion. La nouvelle économie psychique serait donc celle de la perversion et plus celle de la névrose.

Le néo sujet reste englué dans l'image d'une mère tout puissante. Il refuse la soustraction de jouissance et ne peut plus rencontrer autrui.

Le nouveau travail de l'analyste doit donc passer par l'interlocution afin « d'intervenir via une présence réelle pour être celui qui rendra possible qu'une nouvelle chance soit donnée à ce que de l'Autrui puisse s'inscrire ». il faut donc des repères qui permettent au néo sujet d'accéder à la subjectivité.

Mise en perspective

Pour la psychanalyse, le meneur le devient grâce à une structure psychique et non par des savoir-faire, comme le serait le « manager ».

« Cet espace vide, ce lieu d'accueil, d'attente, cette aptitude à la soumission existe » et ceci est le fait du langage d'après Lacan qui complète Freud qui traçait le contour de ce vide par l'inconscient, l'idéal du moi et du surmoi.

La position de la psychanalyse serait d'interroger ce qui rend possible les stratégies de domination, l'incorporation de la norme et d'interroger pourquoi « la position «du meneur, de celui qui incarne la norme, de celui dont la parole est loi ? » afin de comprendre ce qui rend instable la position de sujet.

La spécificité de l'approche de J.P. Lebrun

le sacrifice n'a plus d'adresse, les individus errent comme les enfants perdus du Neverland de *Peter Pan*. Le défi de la modernité, selon J.P. Lebrun « n'est pas de se défaire des figures de l'autorité, mais de parvenir, par delà leur dessaisissement, à montrer ce que la place qu'elles occupent peut seule rendre possible. »

C'est du côté de la transmission, qu'un travail est à faire en la liant à la notion de sacrifice pour se distinguer de la notion de séduction.

Pour cela, il faut faire acte de présence.